

## **Timothée de Fombelle :** **"La littérature jeunesse, c'est ma planque pour pouvoir raconter des histoires qui voyagent"**

*De Vango à Alma, les personnages de Timothée de Fombelle,  
si populaires auprès des jeunes lecteurs du monde entier, sont des vagabonds.  
Rencontre avec l'auteur qui nous ouvre sa fabrique du héros voyageur.*

### **Quelle est votre relation avec Jules Verne ?**

Du *Tour du monde en 80 jours* aux *Tribulations d'un Chinois en Chine*, je l'ai beaucoup lu durant mon enfance, dès 9-10 ans, dans l'ancienne collection Hetzel illustrée de gravures à l'ancienne. J'ai été plus fasciné par le Jules Verne tourné vers l'aventure que par l'auteur des romans rétrofuturistes, assez pesants.

J'ai un grand faible pour *Michel Strogoff* que j'ai relu, aimé tout autant. Ses cavalcades dans les steppes ont certainement nourri mon écriture : on retrouve le voyage, la fuite et la quête dans toutes mes histoires. Après Jules Verne, ce fut Dumas, Flaubert et Tchekhov, en lien d'ailleurs avec Michel Strogoff...

### **Avez-vous eu une enfance voyageuse ?**

Oui, même si elle était d'abord enracinée dans notre appartement parisien du XIV<sup>e</sup> arrondissement. On migrait l'été vers les maisons des grands-parents, des Deux-Sèvres à la Vendée, sur l'île de Noirmoutier.

Et nous avons vécu de grandes épopées familiales à l'étranger : au Maroc d'abord, à 5-6 ans, dont j'ai une mémoire très physique et sensuelle, les effluves du sésame grillé sur le pain, l'odeur du cuir dans les souks, la peau des mains de notre nounou.

Et, vers 13 ans, ce fut la Côte d'Ivoire, riche d'une autre porosité, sensible encore, mais intellectuelle aussi : lors d'un détour par la Guinée, advint la découverte de ces forteresses blanches abandonnées, plantées au-dessus de la mer avec leurs canons rouillés, au milieu de la végétation. Le choc de contempler leur beauté, alors qu'en même temps j'apprenais qu'elles avaient servi à ce trafic barbare que fut l'esclavage...

Ensuite, à 17 ans, je suis parti un mois à l'aventure en Islande avec sept cousins à travers les déserts de lave. Plus tard, j'ai enseigné deux ans au Vietnam. J'en ai profité pour rayonner à pied à la frontière de la Chine, en totale inconscience du risque, dans des contrées reculées où vivent des minorités ethniques : ce fut l'aventure la plus "tessonnesque" de ma vie (rires).

### **Pour vous, le héros romanesque est forcément voyageur ?**

La fabrique du héros, c'est en effet le frottement à l'espace et à l'exil. Le déracinement est sans doute le moyen de faire naître un héros. Que ce soit le personnage de Tobie dont la famille est rejetée des Cimes de l'arbre et qui va apprendre à se débrouiller dans les Basses-Branches. Que ce soit *Vango* qui est largué sur une plage de Sicile à l'âge de 3 ans et grandira sur les falaises de Salina dans les îles Éoliennes. Ou encore Alma, jeune fille qui va quitter la merveilleuse vallée africaine protégée où elle a grandi, pour se lancer dans le vaste monde bouleversé par la traite négrière, loin de son paradis perdu.

Alors oui, ce sont tous des héros voyageurs. Et pourtant, pour moi-même, quand je rêve d'une année sabbatique, ce n'est pas dans l'idée de partir au bout de la planète, mais de me caler au coin d'un potager et ne pas bouger, ralentir le temps, sans connexion. J'ai d'ailleurs vécu quatre mois de cette manière quand j'ai écrit *Vango*. Nous nous sommes installés, avec ma femme et ma fille qui avait alors 3 ans, dans une petite maison vers le cratère de Pollara à l'extrémité de l'île de Salina, qui allait devenir la maison de *Vango*.

Je travaillais tôt le matin et la journée était ensuite totalement vide, à peine si je balayais les olives sur la terrasse... J'allais éventuellement regarder la floraison des câpriers, leurs fleurs blanches très éphémères... Bref, j'ai plutôt des rêves de sédentarité.

.../...

.../...

**Et il se peut d'ailleurs qu'un futur roman soit enraciné autour d'un jardin.**

À voir, car même quand, a priori, il y a une unité de temps et de lieu dans mes récits, ça n'arrête pas de bouger ! L'adaptation en dessin animé de *Tobie Lolness* pour France Télévisions (diffusion en 2023) est un formidable chantier : les créateurs sont obligés de dessiner 5 000 décors, parce qu'il y a 5 000 lieux différents... C'est hors norme dans l'économie du dessin animé !

**Vos héros sont tous des fuyitifs avec des gens à leurs trousses. Derrière eux, un danger. Et devant eux, le long chemin d'une quête. Pourquoi les deux ?**

Une part est due au bricolage de l'auteur qui a besoin de mettre du rythme dans ses histoires. La quête s'ajoute à la fuite, car j'ai l'obsession que mon lecteur reste avec moi, je cherche à l'attraper par tous les moyens (le cauchemar, c'est la salle qui se vide faute d'intérêt)...

La tension de l'écriture est un artisanat pour que l'histoire fonctionne, le carburant est là. Et puis la quête, c'est aussi la condition humaine. Qu'est-ce qui nous fait avancer ? Qu'est-ce qui nous fait vivre un jour de plus ? Un élastique nous tire vers l'avant, tandis qu'un ressort nous pousse. Chez Jules Verne aussi, il y a ceux qui aident le héros dans son entreprise et ceux qui lui compliquent la vie, la structure même du roman d'aventures. Chez Monte-Cristo, la quête est liée à la vengeance sur les autres et sur sa propre vie.

Dans le *Tour du monde en 80 jours*, c'est avant tout l'auteur qui s'amuse : ça commence au sein d'un club (si british) par un pari, qui dicte la règle du jeu que l'auteur donne à ses personnages. On sort le tour du monde du chapeau et ensuite, on a même plus à chercher la motivation, place à la jouissance toute-puissance de l'auteur.

**Dans le tour du monde de Vango, les moyens de locomotion sont très "Jules Verne" : des zeppelins, des paquebots...**

Oui, c'est vrai, c'était un des grands plaisirs de l'écriture ! Mais je dois dire que descendant de mon chêne après *Tobie*, j'ai voulu écrire la saga qui m'était interdite par le monde de l'arbre et ses contraintes. Il y a donc une Napier-Railton 1934 (bolide conduit par une jeune fille à travers l'Europe), un hydravion au-dessus de l'Écosse, des dirigeables des années 1930, du Graf Zeppelin au Hindenburg, qui glisse à 300 m d'altitude dans un parfait silence, reliant en quatre jours le lac de Constance au Pernambouc, avec les fenêtres ouvertes au-dessus de la jungle brésilienne.

Tout cela a existé, j'ai eu juste à inventer les petits singes qui grimpent ensuite depuis la canopée... Les voyageurs écoutaient vraiment du Bach. Sur le Hindenburg, il y avait même un piano en aluminium (le plus léger possible) recouvert de cuir de buffle jaune... Les règles que je me suis données pour *Vango* étaient de ne rien inventer finalement.

Pour le dernier vol du Hindenburg qui a conduit à la catastrophe, je me suis plongé dans les archives et la répartition de ses passagers dans les cabines : j'ai remarqué que l'une était vide, j'y ai mis mes personnages.

Je tisse le fil de l'imaginaire au réel. *Vango* est l'héritier de tout ce que j'ai aimé comme lecteur, la saga sur tous les continents. Et même dans *Alma*, il y a ces grands navires négriers, que certains jeunes lecteurs prennent presque pour les vaisseaux de Star Wars, quasi irréels ! J'adore partir des contraintes du réel et du concret. De l'autonomie d'un dirigeable en carburant dépendent les étapes dont je vais décider. Dans le champ des possibles de la création, on s'appuie sur le réel comme le poète s'appuie sur les 14 vers du sonnet. Pour structurer l'imaginaire.

**Et votre quête d'auteur, quelle est-elle ?**

Dans *Alma*, mon objectif à la fin du troisième volume, c'est d'aller vers les retrouvailles, tant pis pour le spoiler ! Il y a trop d'épreuves, trop d'ombre, dans l'enfer de l'esclavage. Et je veux la lumière au bout du chemin. Ma quête d'auteur est celle-là, qui fait avancer mes personnages, qui les fait se frôler très souvent, qui les fait se manquer beaucoup.

.../...

.../...

Mais la promesse de la jonction familiale finale est dans la tête du lecteur, peut-être aussi dans la confiance qu'il a en moi, l'auteur qui lui fait traverser les gouffres mais sans en faire un but. C'est une permanence du roman d'aventures destiné à la jeunesse. Et tant mieux si la moitié de mes lecteurs n'ont plus l'âge de lire mes livres ! La littérature jeunesse, c'est un peu ma planque pour pouvoir raconter ces histoires qui existent de moins en moins dans la littérature générale : des histoires qui voyagent et ne sont pas nombrilistes...

### **La découverte du monde n'est-elle pas d'abord une découverte de soi ?**

C'est difficile à avouer, parce que la tragédie qui frappe une Alma n'est pas un bien. Et pourtant, c'est cette traversée qui va la faire devenir ce qu'elle est. La quête se fait dans les douleurs. Mais je suis attentif à ce que des bulles de bonheur surgissent à tous moments. Quand mon personnage court depuis 300 pages, j'ai besoin de réinjecter de la mémoire, de la nostalgie qui peut être un moteur ou le rêve d'un horizon meilleur. Mais sans oublier ce parcours d'obstacles et ces doutes.

Reste que je ne veux rien cacher des ombres de la vie. Ce n'est pas parce que je m'adresse à des jeunes lecteurs que je veux leur dissimuler ça. Mais, c'est peut-être la seule règle que je me donne : ne pas démolir l'espérance. Je n'ai aucune contrainte de simplification, de limitation du vocabulaire, je ne me prive de rien mais je dois maintenir l'espoir vivant. Et je veux qu'à la fin le héros trouve autre chose que ce qu'il cherchait...

*Le Livre de perle* raconte l'exil d'un homme chassé des féeries pour tomber dans notre XXe siècle, qui ne croit ni aux contes ni aux fées. Il a laissé derrière lui un amour et son seul but est de retourner d'où il vient. Pourtant, j'essaie de décrire à quel point l'imperfection de notre monde est quelque chose qu'il découvre et qui le séduit complètement. Je l'explique souvent aux jeunes lecteurs : j'ai perdu mon père quand j'avais 20 ans, c'est 10 fois trop tôt. Et pourtant, je sais que je n'aurais écrit aucun de mes livres si je n'avais vécu cette tragédie : elle est dans le compost de mon inspiration. Donc l'épreuve nourrit le personnage.

Il n'y a pas une once de lumière dans l'esclavage, ce crime contre l'humanité que découvre Alma, mais elle trouve le moyen de survivre, de traverser les épreuves et de grandir. Alors qu'au début elle part juste sur les traces de son petit frère, elle va découvrir l'amitié, voire l'amour, même si elle s'en défend. Il y a cette manière qu'a la vie de se glisser entre les moindres pavés. Alma se trouve. Elle se rencontre à un moment.

### **Tout comme son ami Joseph...**

Beaucoup de mes lecteurs ressemblent d'ailleurs à Joseph, le personnage amoureux d'Alma. Celui-ci cherche un trésor, comme dans tous les romans d'aventures que j'ai lus à 12 ans. Et voici qu'il tombe sur Alma et sur un navire qui transporte une cargaison humaine : ça va changer sa vie. Le roman d'aventures permet aussi d'aborder des questions essentielles. Voilà ce que je souhaite pour les lecteurs : je ne cherche pas à prêcher les gens déjà convaincus, les gens passionnés par la question de la traite ou de la mémoire noire.

Mais, en plus du plaisir de lecture et de la tension d'une saga, on peut faire découvrir un sujet. Sinon, mieux vaut publier des livres de science ou de géographie. Au lieu d'écrire le Tour du monde en 80 jours, Jules Verne aurait pu faire un atlas. Même si dans la vision du monde d'un auteur du XIXe siècle, il y a tous les clichés de l'époque, on écrit avec l'environnement dans lequel on vit. Mais un Jules Verne a mis le monde (qui était encore plus vaste qu'aujourd'hui, tout étant tellement loin...) dans les pages de son livre : c'est du voyage en fauteuil.

Dans *Vango*, au cours des années 1930, on aperçoit la montée des totalitarismes ou la guerre d'Espagne. On les a par surcroît par rapport à l'aventure qu'on lit. J'aurais pu faire un livre descriptif et documentaire sur la traite et le travail dans les plantations, mais je

.../...

.../...

n'aurais eu que des lecteurs déjà sensibilisés. Et ce que je vois dans les ouvrages qui paraissent, c'est toujours le côté "vis ma vie d'esclave", le parcours typique d'un enfant arraché à son village. Or le romancier veut tout ce qui n'est pas typique et n'arrive qu'à son héros !

### **Le fait qu'Alma soit l'héroïne voyageuse de votre saga en cours a-t-il changé votre écriture ?**

C'était une volonté de départ et un chantier passionnant : quitte à accompagner un héros si éloigné de moi dans le temps et la géographie (un personnage de 13 ans en Afrique au XVIIIe siècle), autant pousser l'imagination en incarnant une fille. Jusque-là, de *Tobie* à *Vango*, j'ai façonné des héros qui étaient tellement moi que j'étais dans leurs yeux. En lisant, on est eux.

Pour Alma, la distance fait que je suis aussi spectateur d'elle, fasciné, intimidé même par elle. Je suis ému quand de jeunes Afro-descendantes s'identifient à Alma. Et cela malgré la question dans l'air du temps : a-t-on le droit d'écrire une telle histoire lorsqu'on est un homme blanc d'âge mûr ? Cette polémique n'existe pas pour des lectrices de moins de 15 ans, entraînées simplement dans 1 500 pages d'aventures en compagnie de quelqu'un qui leur ressemble. Mais, bien sûr, le fait que je sois un auteur masculin influence mon personnage. Évidemment, ce n'est pas neutre du tout. Mais c'est un chantier intéressant.

Si dans mes précédents romans, j'ai des personnages féminins forts comme Elisha ou Ethel, qui ont la solidité de véritables machines de guerre, c'est parce que je n'avais pas le droit de les rater ! Le déclic que j'ai eu pour Alma, c'est lorsque je me suis dit : elle va rester libre. Tout à coup, je n'avais plus cet " objet " ballotté à la volonté des esclavagistes, mais une héroïne qui traverse l'histoire la tête haute.

### **Quand on raconte l'esclavage, sur quelle documentation peut-on s'appuyer ?**

Parmi la centaine de livres que j'ai réunis, seulement trois ont été écrits par des hommes ayant traversé l'expérience de la traite et de la plantation. Tous les autres sont l'œuvre de capitaines de navires, de grands armateurs, de planteurs. S'y ajoutent les livres d'historiens, parmi lesquels des historiens noirs (j'ai partagé une longue conversation avec un certain Pap Ndiaye, longtemps avant qu'il ne soit ministre...). J'ai ce souci permanent de rééquilibrage du récit : comment faire vivre le pont inférieur, même si le regard vient toujours du pont supérieur ? C'est ce que peut permettre la fiction.

Le livre de l'historien américain Marcus Rediker, *À bord du négrier*, m'intéresse en réunissant toutes les classes sociales exploitées ou marginales de l'Atlantique du XVIIIe siècle : il décrit ce prolétariat des mers qui comprend les pirates, les marins de basse condition qui avaient une mortalité très élevée sur les navires négriers et les esclaves. Comment faire parler ces voix-là ? Reste qu'il y a eu, en tout et pour tout, en ce qui concerne la traversée et le départ d'Afrique, sur 14 millions de personnes déportées, quatre récits à la première personne qui ont été faits et nous sont parvenus.

### **Le Tour du monde en 80 jours a été écrit sous le signe du progrès. Alors que vous racontez dans Alma combien il était mortifère à la base...**

Jules Verne était de son époque. Et de mon côté, ce n'est pas que je ne crois pas à un certain progrès. Mais dans le fonctionnement de la plantation, je découvre toutes les structures implacables qui vont donner la révolution industrielle. On s'acharne sur l'efficacité et la rentabilité : le personnage d'Amélie, fille d'un colon, refait le business plan de la plantation.

Il s'agit de rationaliser le travail, en remarquant que les esclaves sont moins utilisés entre septembre et décembre, que ça tombe juste au moment de la récolte du café. Donc pourquoi ne pas abattre les arbres sur les sommets des collines de Saint-Domingue et y planter des caféiers ? On a sous les yeux le laboratoire de la révolution industrielle,

.../...

.../...

c'est frappant ! Dans l'horreur de cette force de travail exploitée jusqu'à la mort (la survie était minimale, ce qui était absurde, car le besoin de renouvellement des esclaves s'avérait continuel), on peut dire qu'il y avait une sorte d'inhumaine modernité.

Je décris la pesée quotidienne du coton ramassé, que j'ai repérée dans le témoignage à la première personne du livre de Solomon Northup, l'auteur de *Twelve Years a Slave*. Le rendement était individualisé. Si on récoltait moins qu'au jour de l'arrivée on était châtié... Les illusions de l'époque de Jules Verne s'appuyaient sur un développement très fort malgré tout, qui a aussi fait sortir beaucoup de monde de la pauvreté. Mais nous sommes désormais au temps des désillusions et les yeux ouverts sur le progrès humain.

*par Marie Chaudey*

(La Vie – dimanche 3 juillet 2022)

<https://www.lavie.fr>